Transfert de la population d'Albe

Albe la Longue (*Alba Longa*) est une ancienne ville du Latium. Située en Italie centrale, à 19 km au sud-est de Rome, dans les monts Albains, elle aurait été fondée par Ascagne-Iule, le fils d'Enée. C'est d'elle que sont issus, selon la tradition, Romulus et Rémus. Fondatrice et tête de la Ligue latine, elle est détruite par Rome vers le milieu du VIIe siècle av. J.-C. et ses habitants sont forcés de s'installer à Rome. Cet épisode, raconté par Tite-Live dans son *Histoire de Rome* (I, 29), n'a cependant peut-être pas de vérité historique [est à prendre du moins avec une certaine précaution].

Inter haec iam praemissi Albam erant equites qui multitudinem traducerent Romam. Legiones deinde ductae ad diruendam urbem. Quae ubi intrauere portas, non quidem fuit tumultus ille nec pauor, qualis captarum esse urbium solet, cum effractis portis stratisue ariete muris aut arce ui capta clamor hostilis et cursus per urbem armatorum omnia ferro flammaque miscet ; sed silentium triste ac tacita maestitia ita defixit omnium animos, ut prae metu, quid relinquerent, quid secum ferrent, deficiente consilio rogitantesque alii alios nunc in liminibus starent, nunc errabundi domos suas ultimum illud uisuri peruagarentur. Vt uero iam equitum clamor exire iubentium instabat, iam fragor tectorum, quae diruebantur, ultimis urbis partibus audiebatur puluisque ex distantibus locis ortus uelut nube inducta omnia impleuerat, raptim quibus quisque poterat elatis cum larem ac penates tectaque. in quibus natus quisque educatusque esset, relinquentes exirent, iam continens agmen migrantium impleuerat uias, et conspectus aliorum mutua miseratione integrabat lacrimas, uocesque etiam miserabiles exaudiebantur mulierum praecipue, cum obsessa ab armatis templa augusta praeterirent ac uelut captos relinquerent deos. Egressis urbe Albanis Romanus passim publica priuataque omnia tecta adaequat solo, unaque hora quadringentorum annorum opus, quibus Alba steterat, excidio ac ruinis dedit. Templa tamen deum – ita enim edictum ab rege fuerat – temperatum est.

Tite-Live, I, 29.

Le corrigé proposé ici correspond à l'épreuve de « Traduction et commentaire d'un texte latin », c'est-à-dire une épreuve sur la thématique du programme (en l'occurrence, l'exil forcé d'une population) mais hors corpus.

Pour la partie commentaire de cette épreuve, le jury n'a pas d'attente spécifique, mais conseille de lui dédier 30 mn sur 1h30 de préparation. La méthode peut aussi bien être linéaire que composée, du moment qu'elle est clairement annoncée en même temps que la problématique, et que la structuration du texte soit nettement définie. D'autre part, quelle que soit la méthode choisie, le jury insiste sur la nécessité de proposer des micro-analyses ou micro-lectures, pour éviter la paraphrase dans le cas d'une analyse linéaire, et le survol du texte dans le cas de l'analyse composée.

1. Introduction :

Au premier livre de son *Histoire romaine* (*Ab urbe condita libri*), Tite-Live rapporte le long conflit ayant opposé Rome à sa voisine et cité-mère Albe-la-longue, au VIIè siècle avant notre ère, sous le règne de Tullus Hostilius. Cette série de conflits, selon l'historien, prend fin de manière tragique après une ultime traîtrise du dictateur albain Mettius Fufetius, qui a abandonné ses alliés romains face à l'armée étrusque. Après la victoire de Rome, Tullus fait punir Mettius et ordonne en représailles la déportation des Albains à Rome,ainsi que la destruction de ses bâtiments – sauf des temples.

2. Lecture et traduction :

Inter haec iam praemissi Albam erant equites qui multitudinem traducerent Romam. Legiones deinde ductae ad diruendam urbem. Quae ubi intrauere portas, non quidem fuit tumultus ille nec pauor, qualis captarum esse urbium solet, cum effractis portis stratisue ariete muris aut arce ui capta clamor hostilis et cursus per urbem armatorum omnia ferro flammaque miscet ; sed silentium triste ac tacita maestitia ita defixit omnium animos, ut prae metu, quid relinquerent, quid secum ferrent, deficiente consilio rogitantesque alii alios nunc in liminibus starent, nunc errabundi domos suas ultimum illud uisuri peruagarentur. Vt uero iam equitum clamor exire iubentium instabat, iam fragor tectorum, quae diruebantur, ultimis urbis partibus audiebatur puluisque ex distantibus locis ortus uelut nube inducta omnia impleuerat, raptim quibus quisque poterat elatis cum larem ac penates tectaque. in quibus natus quisque educatusque esset, relinquentes exirent, iam continens agmen migrantium impleuerat uias, et conspectus	Sur ces entrefaites (au milieu de cela), on avait déjà envoyé en Albe, en avant-garde [prae], des cavaliers chargés [qui + subj = but] de transférer la population à Rome. Les légions venaient ensuite, pour démolir la ville. Dès qu'elles eurent franchi les portes, ce ne fut pas, à la vérité (non quidem), cet affolement et cet effroi, qui caractérisent les villes prises, quand l'ennemi – une fois les portes brisées, les murs effondrés par le bélier, la citadelle prise d'assaut – crie et court à travers la ville, armes en main, et détruit tout par le feu et la flamme. Non : un douloureux silence et une affliction muette paralysaient les esprits, au point que, rendus par la terreur incapables de déterminer [prae metu deficiente consilio = à cause de la crainte la décision faisant défaut] ce qu'ils devaient laisser et emporter avec eux, s'interrogeant les uns les autres [alii alios], tantôt ils stationnaient sur leurs seuils, tantôt ils parcouraient leurs maisons en tous sens, désireux de voir cela/ pour voir cela une dernière fois. Mais comme les pressaient déjà les cris des cavaliers, qui leur ordonnaient de sortir, comme on entendait déjà à la périphérie de la ville le fracas des maisons [toits : métonymie], qu'on démolissait, comme la poussière, montant des points les plus éloignés, s'étendait comme un brouillard et saturait [avait rempli] toutes choses, rapidement ils emportaient chacun ce qu'ils pouvaient ; et abandonnant leur lare, leurs pénates et la demeure où chacun était né et avait grandi, ils sortaient ; maintenant, une file continue d'émigrants remplissait / avait rempli les rues,

aliorum mutua miseratione integrabat lacrimas, uocesque etiam miserabiles exaudiebantur mulierum praecipue, cum obsessa ab armatis templa augusta praeterirent ac uelut captos relinquerent deos. Egressis urbe Albanis Romanus passim publica priuataque omnia tecta adaequat solo, unaque hora quadringentorum annorum opus, quibus Alba steterat, excidio ac ruinis dedit. Templa tamen deum – ita enim edictum ab rege fuerat – temperatum est.	la vue d'autrui chargeait leurs larmes d'une pitié réciproque, et on entendait aussi des voix pitoyables, de femmes [féminines] principalement, alors qu'ils passaient devant leurs temples vénérés occupés par des hommes en armes, et qu'ils laissaient leurs dieux en quelque sorte prisonniers. Les Albains étant sortis de la ville [=L'évacuation des Albains terminée], le Romain [=les Romains] égalent au sol [rasent] sans distinction tous les bâtiments privés et publics : et l'oeuvre des quatre cents ans [=quatre siècles] au cours desquels Albe s'était tenue debout [=qui virent Albe debout], une heure – une seule – la voua à la destruction et à l'écroulement. Pourtant, les temples des dieux – ainsi en effet en avait-il été décidé par le roi [=en vertu d'un décret royal] - furent épargnés.

Traduction finale :

Sur ces entrefaites, on avait déjà envoyé en Albe, en avant-garde, des cavaliers chargés de transférer la population à Rome. Les légions venaient ensuite, pour démolir la ville. Dès qu'elles eurent franchi les portes, ce ne fut pas, à la vérité, cet affolement et cet effroi, qui caractérisent les villes prises, quand l'ennemi – une fois les portes brisées, les murs effondrés par le bélier, la citadelle prise d'assaut – crie et court à travers la ville, armes en main, et détruit tout par le feu et la flamme. Non : un douloureux silence et une affliction muette paralysaient les esprits, au point que, rendus par la terreur incapables de déterminer ce qu'ils devaient laisser et emporter avec eux, s'interrogeant les uns les autres, tantôt ils stationnaient sur leurs seuils, tantôt ils parcouraient leurs maisons en tous sens, désireux de les voir une dernière fois. Mais comme les pressaient déjà les cris des cavaliers, qui leur ordonnaient de sortir, comme on entendait déjà à la périphérie de la ville le fracas des maisons, qu'on démolissait, comme la poussière, montant des points les plus éloignés, s'étendait comme un brouillard et saturait toutes choses, rapidement ils emportaient chacun ce qu'ils pouvaient ; et abandonnant leur lare, leurs pénates et la demeure où chacun était né et avait grandi, ils sortaient ; maintenant, une file continue d'émigrants remplissait les rues, la vue d'autrui provoquait une qui redoublait leurs larmes, et on les entendait aussi se lamenter – surtout les femmes, alors qu'ils passaient devant leurs temples vénérés occupés par des hommes en armes, et qu'ils laissaient leurs dieux en quelque sorte prisonniers. L'évacuation des Albains terminée, les Romains rasent sans distinction tous les bâtiments privés et publics : et l'oeuvre de quatre siècles qui virent Albe debout, une heure – une seule – la voua à la destruction et à l'écroulement. Pourtant, les temples des dieux – en vertu d'un décret royal – furent épargnés.

3. Commentaire :

La déportation des Albains est rapportée par Tite-Live dans un tableau éminemment dramatique, avec une extrême économie de détails qui participe à l'efficacité pathétique d'un récit qui privilégie l'expression de la sidération et de la douleur des habitants contraints d'abandonner leur foyer, leur patrie et leurs temples et d'assister à la destruction de leur ville. La perspective

adoptée épouse d'ailleurs largement le point de vue des victimes plutôt que celui des Romains, bien que la légitimité de l'action de ces derniers ne soit pas remise en cause.
- l. 1-2 : Deux courtes phrases dessinent les préliminaires du tableau, entrée en deux temps des Romains dans la ville.
- l. 2-7 : Deux **périodes narratives** développent l'expression de la sidération douloureuse des habitants face à un traumatisme au fond comparable à la prise d'une ville, même si la réalité n'en est pas la même.
- l. 8-14 : Une troisième période narrative, significativement plus longue, développe le récit du départ, dont la dignité souligne *a contrario* l'arrachement qu'il représente à la patrie et au foyer – ainsi qu'aux dieux.
- l. 14-17 : clôture de l'épisode, en écho au début du texte : la narration se focalise de nouveau sur les Romains, qui se livrent à la destruction de la ville : sorte de bilan matériel de l'événement ; élargissement de la perspective à l'échelle historique (séculaire).

Problématique : On s'efforcera de montrer que Tite-Live, à travers un épisode de son *Histoire romaine*, la déportation des Albains en châtiment de la trahison de leur chef, fait percevoir avec intensité, en lui donnant une portée universelle, la souffrance de l'exil au sein d'une véritable esthétique du tragique[1].
L'analyse du texte sera menée en suivant son mouvement.

1. l. 1-2 : Préliminaires, en deux courtes phrases qui enregistrent l'arrivée de l'armée en deux temps, signe de l'efficacité de la préparation de la déportation : la cavalerie précède, chargée du transfert des personnes ; les légions suivent, chargées de la destruction de la ville. Plusieurs indicateurs soulignent la hâte des Romains (la faute de Mettius est grave, le châtiment doit être immédiatement appliqué), tout en renforçant la vulnérabilité des Albains pris de court devant cette rapidité :
→ adverbe *iam* (déjà)
→ parallélisme des deux phrases, avec effet de *uariatio* dans l'expression du but (relative au subj, groupe prépositionnel avec adj verbal) : inexorabilité de l'armée romaine en marche pour détruire d'Albe. Noter la structuration de la relative qui met en évidence le verbe « *traducere* » (transférer) entre son objet, « *multitudinem* » (la masse de la population) et sa destination : « *Romam* ».
→ Deuxième phrase plus elliptique (ellipse du verbe esse), plus lapidaire => renforce encore l'inexorabilité de ce déplacement et fait peut-être entendre la marche de l'armée dans les allitérations en d.

2. l. 2-7 : Deux périodes narratives rendent ensuite compte de la réaction de la population albaine face à l'arrivée des légions.

- D'abord description **apophatique**[2] de la situation : « *non quidem fuit,* ce ne fut pas » L'intrusion des légions (« *Quae ubi intrauere portas* ») est ainsi paradoxalement décrite par ce qu'elle n'est pas : le tableau apocalyptique de la prise d'une ville, *topos* épique et tragique, qui permet à Tite-Live de réactiver une forme de mémoire traumatique soulignée par la disjonction de la comparative « *qualis* ***captarum*** *esse* ***urbium*** *solet,* comme c'est le cas d'ordinaire lors de la prise des villes ». Dès lors se déploie toute une isotopie de la violence

1 Esthétique du tragique : je me permets d'employer ces termes car le réalisme disparaît (le silence annoncé contredit par exemple les interrogations) au profit des notations esthétiques (poussière, sons…qui envahissent la scène).
2 L'adjectif « **apophatique »** désigne une démarche qui définit ou connaît quelque chose en disant ce qu'il n'est pas plutôt qu'en affirmant ce qu'il est.

qui installe dans l'imaginaire l'agitation (« *tumultus* »), les émotions (« *pauor*, l'épouvante », terme hyperbolique très expressif), ainsi que les images et les sons qui accompagnent l'entrée progressive des ennemis dans la ville jusqu'en son coeur, la citadelle. Cette progression est ici rendue par trois ablatifs absolus (« *effractis portis*, les portes fracassées », « *stratisue ariete muris*, les murs défoncés au bélier », « *aut arce ui capta* ou la citadelle prise de force ») liés entre eux avec une certaine recherche stylistique (« *-ue, aut* ») qui en renforce la solennité. La protase de la temporelle restitue ensuite le désordre des ennemis déchaînés semant la destruction dans la fureur et le bruit, avec l'allongement des sujets coordonnés par l'**hendyadin**[3] (« *clamor hostilis et cursus per urbem armatorum*, les cris des ennemis et la course de gens armés à travers la ville ») jusqu'à l'apodose qui évoque le chaos et le meurtre : « *omnia ferro flammaque miscet*, mêle toute chose par la flamme et le fer ». Les mêmes images apparaissent dans *L'Enéide* (**légèrement postérieure**), lors du récit que fait Enée à Didon de la prise de Troie. Notons ici que l'adjectif *hostilis* opère un décentrage du regard, une sorte de renversement qui fait des Romains cet ennemi qui pourrait se déchaîner à travers la ville : on attendrait, sous la plume de l'historien, que le récit adopte le point de vue de Rome, plutôt que celui des victimes.

- A cette description apocalyptique, Tite-Live oppose dans la phrase suivante (deuxième période narrative), et bien que le traumatisme soit du même ordre, le silence des Albains, fait de désespoir, comme le montre la redondance du chiasme « *silentium triste ac tacita maestitia,* un douloureux silence et une affliction muette », un désespoir mêlé de peur (« *prae metu* ») qui conduit à la sidération suggérée par le verbe « *defixit*, paralysa ». Les interrogatives indirectes parallèles et antithétiques, « *quid relinquerent, quid secum ferrent,* ce qu'ils devaient laisser ou emporter avec eux » ne semblent restituer aux Albains une certaine capacité à prendre en charge leur destin que pour la démentir aussitôt à travers l'ablatif absolu « *deficiente consilio,* sans pouvoir décider » et le participe « *rogitantes alii alios,* s'interrogeant les uns les autres », reflets du désarroi de la population. La fin de la période, scandée par le balancement « *nunc… nunc,* tantôt… tantôt » accentue le caractère pathétique de l'évocation contradictoire des attitudes des Albains désemparés, attachés au seuil de leurs demeures (le terme de *limen* connote le départ et la séparation*)* ou errant dans la ville (« *errabundi, peruagarentur* »). Le participe futur « *uisuri,* pour voir » et l'adverbe « *ultimum,* une dernière fois » colorent enfin d'une note tragique ce tableau pathétique. Là encore, le point de vue adopté est celui des victimes.
- Dans ce passage tout entier l'esthétique du tragique se substitue au souci du réalisme : nous assistons à un véritable tableau où les dénotations sonores, où les suggestions visuelles remplacent la description précise de la scène, avec même des contradictions (le silence affligé est démenti par les interrogations mutuelles).

3. l. 8-14 : Ces lignes sont formées d'une très longue période narrative consacrée au récit du départ : le développement progressif de la phrase traduit à la fois la mise en mouvement des Albains arrachés à leur ville et leur foyer et la montée de l'émotion.

- Une première temporelle vient mettre en avant les sinistres moteurs du départ dont l'urgence est soulignée par la répétition de l'adverbe « *iam* » *:* ce sont d'abord les sons, évoqués en chiasme avec un effet de paronomase (« *equitum clamor / fragor tectorum*, les cris

3 Hendiadyn ou hendyadis : figure de style consistant à coordonner des termes entretenant entre eux un rapport de contiguïté ou de dépendance : deux aspects d'une même notion. En l'occurrence, les ennemis qui crient sont aussi les gens en armes qui courent à travers la ville.

des cavaliers, le fracas des toits ou des demeures », par métonymie) qui donnent le signal du départ, ainsi que la poussière (*puluisque*) envahissant tout l'espace (« *omnia impleuerat* »). Les soldats romains disparaissent progressivement du champ de vision, ne se signalant plus que par les ordres qu'ils crient (« *ire iubentium* ») : la voix passive des verbes (« *diruebantur* », [les demeures] étaient détruites, « *fragor… audiebatur*, le fracas était entendu = on entendait le fracas », fait disparaître les guerriers au profit des sons et de la poussière, comparée à une nuée qui sature la scène (« *puluis… uelut nube* »), en effaçant le décor.

- alors commence l'exode, envisagé sur un mode résolument pathétique et tragique :

- vulnérabilité et impuissance des Albains exprimées dans l'ablatif absolu « *raptim quibus quisque poterat*, chacun ayant à la hâte saisi ce qu'il pouvait »
- gradation soulignée par la polysyndète (*ac, -que*) qui ouvre la perte sur sa dimension religieuse et affective : les Albains doivent laisser en partant « *larem ac penates tectaque,* leur lare, leurs pénates et la demeure... » ; effet de redondance des termes puisque le lare est le dieu du foyer et les Pénates (dont on peut rapprocher le nom de *penitus*, ce qui est situé au plus profond de la maison) sont à l'origine les dieux du garde-manger ; il faut également souligner l'effet produit par la relative « *in quibus natus quisque educatusque esset*, [demeure] dans laquelle chacun était né et avait grandi » ; les deux participes disjoints « *natus… educatus* » résument en deux mots (naissance, éducation) toute l'identité qu'un homme associe au sol qui l'a vu naître, et la charge affective qui se rattachent à ces termes est d'autant plus grande.
- enfin le cortège se forme, visuellement suggéré par le terme « *agmen* » qui est employé, d'ordinaire utilisé pour désigner une armée qui se déplace en colonne, et saturant à son tour l'espace (« *impleuerat uias* ») ; sa longueur est suggérée par le participe « *continens* ». L'effet pathétique en est renforcé par la pitié et la commisération qui anime chacun des habitants vis-à-vis des autres (« *conspectus aliorum mutua miseratione integrabat lacrimas,* la vue des autres faisait couler les larmes suscitées par leur pitié mutuelle »), et par la métonymie des voix pitoyables (« *uoces miserabiles* », sujet du verbe au passif « *exaudiebantur*, se faisaient entendre » : le lecteur a l'impression d'assister lui-même à cette scène et d'entendre les « voix pitoyables » qui montent du cortège. La précision « *mulierum praecipue*, des voix de femmes surtout », conforte l'expression du sentiment de perte que nous fait partager et ressentir l'historien, puisque c'est aux femmes qu'est traditionnellement confiée dans le deuil la charge de donner à l'émotion sa manifestation sonore.
- L'émotion culmine à la fin de la période par une temporelle causale explicitant ce redoublement de désespoir par la *pietas* (sensible dans l'adjectif « *augusta,* vénérables » venu qualifier « *templa* ») qui anime les émigrants : c'est le passage devant les temples, que la présence des soldats en armes vient visualiser comme assiégés (« *obsessa ab armatis templa augusta* ») qui provoque ce redoublement de douleur. La comparative de la deuxième proposition (« *ac uelut captos relinquerent deos,* et laissaient derrière eux leurs dieux, en quelque sorte prisonniers ») s'inscrit dans la continuité de la métaphore du siège, avec un effet de dramatisation renforcé par l'intensité du dernier terme, « *deos* » rejeté après le verbe « *relinquerent* », et qui clôt le tableau.

- Là encore, l'esthétique du tragique prédomine, faisant entendre le choeur des femmes, noyant le tableau dans les nuages de poussière, et donnant à voir la file des exilés, en une sorte de procession religieuse inversée, puisque les Albains quittent les temples sacrés.

4. l. 14-17 : clôture de l'épisode. Le récit a commencé avec l'arrivée de l'armée dans la ville, avec deux objectifs : le transfert de la population, la démolition des bâtiments. La deuxième étape peut commencer, mettant un point final au châtiment décrété par Tullus (cf fin du texte l'incise : « *ita enim edictum ab rege fuerat*, ainsi le roi l'avait-il décrété en effet ») et consommant la disparition de la

ville. Cette clôture se dessine en trois temps : la démolition des bâtiments dans la première principale, puis une sorte d'oraison funèbre de la ville dans la seconde. Enfin une phrase lapidaire revient sur le sort particulier réservé aux temples.
- destruction des bâtiments : solennité dans la description de cette destruction systématique : singulier « *Romanus* » pour évoquer les soldats / précision avec effet d'assonance, qui évoque la minutie « *publica priuataque omnia tecta*, tous les bâtiments publics et privés » + synecdoque poétique (« *tecta*, les toits ») employée dans tout le texte pour désigner les constructions / enfin, périphrase sinistre « *adaequat solo* » : les bâtiments sont ramenés au niveau du sol. Tite-Live renoue ici le début du texte : même impression de force irrésistible, inexorable dans sa marche, que donnent les légions romaines.
- sorte d'oraison funèbre de la ville : opposition entre la brièveté de la destruction et l'antiquité de la ville (rapprochement antithétique du sujet « *una hora*, en une seule heure » et du génitif complément « *quadringentorum opus*, une œuvre de quatre siècles » / mise en valeur des deux datifs « *excidio ac ruinis*, à la destruction et à l'écroulement » retardés par la relative « quibus Alba steterat, tout au long lesquels Albe s'était tenue dressée » qui convoque une dernière fois l'image de la ville avant sa destruction.
- la dernière phrase, beaucoup plus courte, évoque le sort réservé aux temples, épargnés en vertu du décret du roi, ce qui préserve les Romains de toute impiété (contrairement aux Grecs lors de la prise de Troie). L'incise que nous avons déjà relevée met en évidence la forme verbale « *temperatum est* », mot à mot « on fit preuve de mesure », avec là encore une certaine solennité suggérée par le recours à l'impersonnel ; l'impression finale est donc celle de la mesure dans la destruction, connotée par l'utilisation du verbe « *tempero* » (modérer, mesurer, maîtriser).

Conclusion :

Tite-Live livre donc ici un récit propre à rester dans les mémoires. L'absence de détails précis au profit de la montée de l'émotion, la focalisation adoptant fréquemment le point de vue des victimes, donnent au départ des Albains et à la destruction de leur ville une dimension universellement pathétique et tragique, tout en inscrivant cet épisode dans une forme de nécessité qui l'intègre au destin de Rome, préservé de toute impiété par le souci d'épargner les temples – tout en s'assurant le concours des dieux « *uelut captos*, comme prisonniers ». Tite-Live propose à travers ce tableau une véritable esthétique du tragique, conformément aux exigences de l'*historia ornata*[4] cicéronienne.

Ouvertures possibles :

- certaines grandes familles romaines sont issues d'Albe : les *Iulii* par exemple (*gens* de César).
- Mélancolie et compassion de l'écrivain ne sont pas incompatibles avec la conscience de la nécessité de la grandeur de Rome : cf larmes de Scipion Emilien face à la destruction de Carthage l'épisode se trouve chez l'historien Polybe).

L'analyse ici proposée est linéaire, mais on peut tout-à-fait proposer du texte une analyse thématique, par exemple :
I. Un tableau pathétique : la souffrance des victimes / la brutalité de l'épisode
II. La dimension universelle des souffrances de l'exil
III. L'esthétique du tragique

4 *Historia ornata* : idée que l'historien doit se livrer à une certaine recherche de style, propre à susciter l'émotion ou mettre en valeur les arguments.